

« Les naturistes n'ont pas de pudeur. »

Érection : ne se dit qu'en parlant des monuments.

Gustave Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues*, 1913

Jusqu'au XIX^e siècle, la pudeur est définie dans les dictionnaires, y compris le Littré, comme une « honnête honte », voire, pour les plus anciens, comme une « certaine timidité en quelques personnes, lorsqu'elles paraissent en public ». Nu seul, il n'y a pas de honte : l'honnêteté n'est pas mise en jeu du fait de l'absence de public – seuls quelques ordres religieux invoquent le constant regard de Dieu pour imposer l'interdiction de la nudité solitaire. Bien des religions (y compris une part de la chrétienté) ont fait de la nudité, du dépouillement total (être totalement à poil) l'exercice le plus éprouvant de la foi. L'abandon de l'« honnête honte » peut se faire dans le monde (certains yogis) ou hors du monde (ermites et anachorètes). Pour le renonçant qui fait une telle démarche, l'exposition de son corps dénudé signifie son retrait du monde, il n'a plus que faire du regard de l'autre : « La pudeur exprime une inquiétude. Nous éprouvons le sentiment qui la constitue parce que le regard de nos semblables nous tourmente. » (*Le Corps épris*, Jean-Marie Frey, 2005). Réduit à la plus simple expression de son corps, le renonçant entend ne plus faire partie de l'humanité commune, il n'a plus que faire du regard de l'Autre, il n'a pas d'inquiétude à être reconnu comme sujet ; l'exposition de sa nudité, qui s'accompagne souvent de bien d'autres renoncements renforçant l'idée de sa séparation du monde (hygiène, nourriture, etc.), est

l'expression visible de son abandon du statut de sujet : il se réduit à « un objet gisant dans le monde » tel une chose ou une bête qui ne s'habillent pas (*ibid.*).

Se dénuder en présence d'autres n'est jamais anodin et ne se fait pas n'importe où, n'importe comment et avec n'importe qui. La démarche peut être volontaire comme dans nombre de civilisations où les bains collectifs sont de mise, ou bien elle peut être forcée, comme dans le cas des soldats vaincus de la Rome antique qui sont exhibés nus dans les défilés de victoire. La nudité obligée devient un instrument politique d'humiliation et peut même participer d'une volonté délibérée de déshumanisation, comme ce fut le cas dans les camps d'extermination nazis.

La nudité imposée par le vainqueur romain ou le chef de camp nazi est conçue comme une humiliation visant à réduire l'Autre à une chose (un objet gisant dans le monde). Dénudée contre sa volonté, la victime n'est plus sujet, elle est réduite à une corporéité immédiate, son corps est chosifié, il peut être vendu, soumis à tous les outrages, voire annihilé. L'atteinte à l'intégrité de la personne – l'imposition de l'abandon par la force de la pudeur du sujet – est le moyen de lui nier son humanité car ainsi que le résume le philosophe : « Être pudique, c'est rendre publique son humanité. » (*Ibid.*).

Il est important de noter que les mêmes (le Romain et le nazi, dans nos exemples) exaltent au même moment la nudité, celle qui témoigne de la bonne santé de leur civilisation, à savoir celle de leurs athlètes : il n'est qu'à regarder les sculptures produites par les uns et les autres. Dans le même temps et dans le même espace, deux usages publics de la nudité se font face : l'une, valorisée, exhibe le corps nu de la

jeunesse triomphante (souvent masculine), l'autre, morbide, réduit à néant la pudeur d'êtres humains vaincus. François Cheng, dans *Cinq Méditations sur la beauté* (2006), se souvient de sa découverte de la beauté dans les reproductions de tableaux de Boticelli, du Titien et d'Ingres mais aussi, à la fin de la guerre sino-japonaise (1936), de l'horreur : « Une des manies des soldats violeurs : photographier la femme ou les femmes violées qu'ils obligent à se tenir à côté d'eux, debout, nues [...]. Dès lors, dans la conscience de l'enfant de 10 ans que je suis, l'image de la beauté idéale de *La Source* d'Ingres vient s'ajouter, en surimpression, celle de la femme souillée, meurtrie en son plus intime. » Il n'y a pas une impudeur de la nudité mais un usage impudique et violent de celle-ci.

Parmi les historiens, un débat a cours autour de la notion proposée par Norbert Elias de « procès de civilisation », c'est-à-dire, pour aller vite, l'idée selon laquelle, en Occident au fil des siècles, les mœurs se sont « civilisées », que la violence est de plus en plus contrôlée, en particulier par l'État, que les rapports interindividuels sont plus policés. Elias fonde en particulier son analyse sur les livres de bonnes mœurs écrits pour l'éducation des princes. Parmi les exemples (amusants à nos yeux) Elias cite les recommandations selon lesquels quand on est un homme civilisé, si l'on est à table et que l'on a besoin de cracher, on le fait par-dessus son épaule vers le sol et non par-dessus la tête de son voisin de table, que si le besoin de déféquer se fait sentir, on choisit de sortir de la pièce plutôt que de se faire porter un seau et d'opérer en public.

En ancien français la « pudicité » désignait la chasteté. La notion de pudeur concerne la sexualité, mais aussi toutes les autres manifestations du corps : la

nudité (quel que soit le sens que lui donne telle ou telle civilisation), les rots et pets, les habitudes de défécation, les manières d'uriner, mais aussi certaines manières de parler ou d'écrire. Le lecteur contemporain pourrait aisément trouver « impudiques » les propos de la duchesse d'Orléans qui, dans une lettre de 1694, décrit la façon dont elle vit à Fontainebleau dans une maison au bord de la forêt : « J'ai le malheur d'en habiter une, et par malheur le chagrin d'aller chier dehors, ce qui me fâche car j'aime à chier à mon aise quand mon cul ne porte sur rien. *Item*, tout le monde nous voit chier, il y passe des hommes, des femmes, des filles, des garçons, des abbés et des Suisses... Vous voyez par là que nul plaisir sans peine et que si on ne chiait pas, je serais à Fontainebleau comme le poisson dans l'eau. » (Cité par David Le Breton, *Corps et sociétés*, 1985). Si à la cour du roi de France on ne se promenait pas nu(e), bien d'autres aspects de la vie des corps paraîtraient proprement sans pudeur à des Indiens amazoniens qui, eux, nous paraissent nus. Les Indiens n'évoquent jamais leurs « besoins naturels », la bienséance consistant à s'éloigner discrètement pour aller se soulager en forêt en prenant soin de ne pas pouvoir être surpris. La pudeur des Indiens urubus est forte. Le seul vêtement des hommes consiste en une cordelette attachée autour de la taille, laquelle est liée à l'extrémité de leur prépuce : la honte leur viendrait si une femme entrevoyait leur gland ; pour ne prendre aucun risque ils s'accroupissent pour uriner, alors même que les femmes (qui n'ont pas de gland à cacher) urinent debout. Les hommes urubus ont le même sens de la pudeur que les athlètes de l'Antiquité ; ceux-ci pouvaient participer à des courses, des jeux et des luttes en étant nus, mais avec le prépuce lié afin que nul ne puisse voir leur gland. Ce souci amènera même une

chirurgie réparatrice à être mise au point à partir du moment où des athlètes juifs se mettront à concourir : pour qu'ils puissent participer à ces activités, il faut remédier de manière définitive ou temporaire aux conséquences de la circoncision.

Être à poil, avec ou sans poils

Au cours du xx^e siècle, les manières d'être nu dans les espaces naturistes ont changé. L'esthétique du corps a toujours eu sens, mais elle a varié. Il est amusant de constater que les revues naturistes d'avant la Seconde Guerre mondiale pouvaient être imprimées et diffusées en montrant des femmes et des hommes intégralement nus – sexe et poils à l'air –, alors que les revues coquines d'après-guerre mettant en scène des « femmes légères » masquent – floutent pour employer un terme contemporain – certaines zones du corps : le sexe mais aussi les aisselles, bref là où il y a du poil (pour la vue) et de l'odeur supposée érotique.

Le sens à donner au slogan « Vivre nu » ne fut pas une évidence : les divers « naturistes » ont eu de longs débats sur l'« état de nature » d'un corps humain. N'ayant pas de définition possible consensuelle sur cet état de nature, les considérations sur comment devait ou pouvait être un corps nu n'ont cessé d'avoir lieu. Le poil ne fut pas un grand sujet de conversation, semble-t-il avant la Seconde Guerre mondiale, bien qu'il dût y avoir parmi les intégristes (plutôt anarchistes) des tenants du « tous poils » et à l'opposé chez les tenants d'une esthétique fasciste ou nazie un goût pour l'épilation.

Dans les années 1960, la cohabitation de gens de l'Europe du Nord et de Méditerranéens, tous adeptes de la même pratique de la nudité en été, dans un espace partagé (le « camp naturiste ») a mis aux prises deux conceptions de l'esthétique du corps, et finalement du regard porté sur le corps de la femme et sur celui de l'homme. Pour aller vite,

les femmes du Nord allaient à la plage avec « du poil aux pattes », alors que certaines des Européennes du Sud, gagnées peut-être par le plan Marshall et la diffusion du bas nylon ou par d'autres traditions d'épilations transmises par le monde arabe, n'envisageaient pas de se montrer ainsi. Des jambes, l'épilation se généralise aux aisselles (féminines), mais ce phénomène concerne l'ensemble de l'Europe, naturiste ou textile. Et puis la mode de l'épilation redescend, le pubis, le sexe sont aussi saisis de la mise hors poils. Les naturistes n'ont pas de pratiques unanimes, comme l'ensemble de leurs contemporains, par rapport à cette tendance épilatoire. En ce début de *xxi*^e siècle, tout existe dans les lieux naturistes : des poilus tendances baba-cool, des épilés intégraux (hommes ou femmes), ou des épilé(e)s des jambes, des aisselles, du ventre, des fesses, des femmes aux cheveux longs ou courts, des hommes rasés ou pas, bref des gens comme les autres s'affichant à poil, avec ou sans poils.

L'intimité a trouvé un nouveau refuge par-delà le poil : le tatouage et le piercing. Comme le poil, la barbe, les cheveux, le reste des poils, les bijoux, ces manières contemporaines de marquer le corps occupent nombre de nos contemporains. Les formes anciennes de distinction – même nu – : les bijoux, colliers, bracelets de poignets ou de chevilles, gourmettes, ceintures, ont été complétées par les nouvelles pratiques de marquage du corps. La diffusion du tatouage hors des milieux stigmatisés est demeurée un geste privé (tatouage sur la fesse ou le sein, sur le bas-ventre ou sur l'épaule) dont la visibilité est réservée aux intimes. Dans l'espace naturiste, il devient évidemment public. Petit gag d'adolescent (une Betty Boop sur l'épaule) il peut être aussi l'affichage d'une promesse, comme ce couple qui n'a pas peur de montrer le même dessin englobant les reins de chacun. L'univers naturiste n'est pas porté par une idéologie uniforme, ni des comportements sociaux univoques.

Il y a des tenants de la « tradition » ou de la « pureté du mouvement » qui s'offusquent des pratiques (tatouages, piercing) des plus jeunes. En quoi diffèrent-ils de tous les « anciens » de n'importe quel groupe humain face aux initiatives et goûts nouveaux des plus jeunes ?

La pratique naturiste pose quelquefois question pour les adolescents (cf. « le complexe du homard » de Françoise Dolto), ces derniers choisissant de s'exhiber avec un t-shirt ou un paréo ; les puristes d'un naturisme constant qualifient ce phénomène de retour au « paréolithique », preuve d'humour, bien sûr, mais aussi de la conviction ancienne que le naturisme représente la preuve du progrès civilisationnel.

Au bout du compte, chacun sait qu'il sera vu tel qu'il est, jeune ou vieux, maigre ou gras, poilu ou épilé, avec des seins en forme de poires ou de pommes, un pénis déca-lotté ou pas, et probablement tel qu'il ne se voit pas lui-même. Mais au bout du compte du compte, c'est qu'il n'y a rien à voir.

Dans les divers espaces naturistes de ces cinquante dernières années, trois points clefs peuvent être évoqués à propos de la pudeur, qui, au-delà des différences pratiques, sont globalement communs : la manière de gérer les besoins naturels, la toilette et l'être nu en collectivité. Pour le reste, les manières de table, de parler, de tenir son corps, d'échanger avec ses voisins, de gérer ses poils (coiffure, épilation), les naturistes conservent leurs mœurs de « l'en-dehors » de l'espace naturiste.

À l'image de ce qui se passe dans l'ensemble du monde occidental, la défécation est une pratique privée (sauf pour le tout petit enfant) : dans l'ensemble des espaces naturistes il s'agit de lieux aménagés – des plus sommaires des années 1950 où les toilettes se

résumaient à l'équipement d'un camp scout (un trou dans la terre, à quelque distance des lieux de vie, qu'entoure une simple bâche) – aux plus modernes, comprenant tout le confort hôtelier ordinaire attendu dans ces lieux. Un touriste naturiste ou « textile » sera toujours à son aise sur ce registre des « besoins naturels », et sûrement plus que ce collègue universitaire qui, de passage dans des villages un peu isolés de Chine et logeant chez l'habitant, eut la surprise de retrouver tout le village réuni en face de lui quand il a essayé de « faire ses besoins » dans le seul lieu prévu pour cela, une large planche posée au-dessus d'une fosse à purin, exposée à la vue de tous. Il était en effet le premier visiteur « blanc » et la question de tous les villageois était de savoir « comment ça chie un Blanc ». Un naturiste chie comme tout un chacun et, à l'image de la duchesse d'Orléans, aime à être tranquille en cet instant.

Selon les espaces naturistes (centres à nature commerciale, camps à gestion associative, etc.) les moyens disponibles pour la construction des lieux de toilettes sont très variables, de même que la manière plus ou moins privée de juger l'acte de se laver. Dans les espaces très rustiques comme en Corse dans les années 1960, un système de douches collectives pas loin de la plage permettait de se rincer après les bains de mer et en même temps d'économiser l'eau, rare dans la région. Dans la plupart des centres actuels, existent deux types d'équipements : des douches de plein air et des douches « privatives » dans des blocs sanitaires ; chacun choisit ce qui lui convient selon son humeur et... la saison.

La dernière question – en fait bien souvent la première – que se posent beaucoup de gens à propos de la nudité en collectivité concerne la possible exacerbation de la sexualité, et pour dire les choses telles

qu'elles se pensent plus qu'elles ne se disent (ou alors sur le mode de la plaisanterie), les hommes ne se transforment-ils pas tous et tout le temps en dieux priapiques à l'image de ces statuettes antiques en érection permanente ?

Les naturistes ne sont pas de marbre : hommes et femmes de chair, ils ont une parfaite conscience de la dimension sexuelle de la vie, mais de la vie en général, pas uniquement de la vie dans un espace naturiste ; et encore bien plus que pour les besoins élémentaires et la toilette, la sexualité relève de l'espace privé, de l'intime et n'a pas à s'afficher en public. L'érection masculine spontanée à la seule vue d'un corps inconnu et nu au milieu d'autres et en étant soi-même nu relève du fantasme. Déjà, Kienné de Mongeot s'en amusait dans son livre *L'Abbé chez les nudistes* (1947) : un colonel venu visiter l'Athénacub, centre naturiste d'entre-deux-guerres, se plaint auprès du directeur qu'il est complètement perturbé car depuis trois jours qu'il y séjourne entouré de gens nus, et surtout des femmes qu'il ne cesse de voir sans oser les regarder, il n'a eu aucune érection. Il fait part de ses peurs : sa virilité est blessée. Sagement, le directeur du club lui recommande de retourner à Paris et d'aller voir quelque revue au Moulin rouge pour se rassurer. Comme le soulignera des années plus tard Roland Barthes (*La Chambre claire*, 1980), une chemise qui s'entrebâille sur un corps a nettement plus d'effet érotique que ce même corps nu déambulant simplement.

Dans son ouvrage *Le Corps épris* (*op. cit.*), Jean-Marie Frey résume clairement le vécu naturiste et ses règles implicites : « Les naturistes revendiquent le droit d'échapper à la contrainte sociale au nom d'un légitime épanouissement. Dès lors, il ne s'agit plus de

ramener l'homme à un corps seulement biologique. Or, peut-on être impudique sans craindre d'être assimilé à un tel corps ? Certainement pas. Le naturisme n'est en rien un retour à la nature. Ses adeptes individualistes ne sont pas des thuriféraires de la licence. Selon eux, la sexualité n'a pas sa place lorsque le corps est publiquement dénudé. Ils honniront l'expression du désir, les regards sensuels et les postures lascives. Ils mépriseront la recherche d'une expérience érotique. La nudité leur paraît acceptable lorsqu'elle est soumise à des interdits. En résumé, le naturisme ne nie pas la loi. Il exige une règle niant la pulsion, l'animalité. N'est-ce pas la pudeur qui s'impose alors ? Certes, la personne naturiste ne se couvre pas de vêtements. Néanmoins, elle protège son être par le moyen d'un pacte au moins tacite. D'une certaine manière, elle s'habille en interposant un contrat entre elle et ceux qu'elle côtoie. Dans cette situation, un voile continue de recouvrir le corps. Le vêtement en tant que convention est écarté. Et aussitôt, la convention elle-même devient un vêtement. »

Nue la première fois

Extraites du journal de terrain (le carnet dans lequel un ethnologue note ses observations), les notes ci-dessous sont celles d'une enquêtrice qui va pour la première fois pénétrer dans un espace naturiste, au Cap-d'Agde. L'objet de l'enquête n'est pas le naturisme ordinaire mais les pratiques de sexualité collective qui existent en limite de cet espace unique dans le monde naturiste français. L'intérêt particulier de ce témoignage réside dans la différence qu'elle perçoit immédiatement entre les deux pratiques : celle du naturisme familial et celle des adeptes des sexualités collectives, deux univers qui n'ont rien à voir entre eux.

« 1^{er} juillet

Premier regard/nudité

On décide d'aller à la plage, il faut se préparer pour cela car "tu vois, dans le Cap-d'Agde naturiste, le code c'est d'être à poil", me dit Daniel ; je redoutais ce moment !

Ça y est je suis nue, mon sac sur le dos et mes vêtements dedans, nue devant Sylvie et Daniel dont les regards me soutiennent, peut-être ont-ils senti mon malaise...

Je marche dans les rues du Cap-d'Agde naturiste, je me sens nue (c'est le cas de le dire), dans le sens vulnérable. J'évite les regards, je crée une bulle imaginaire autour de moi pour m'en protéger ; je ne les vois pas ; mais en même temps l'envie de les voir vivre leur nudité me démange... curiosité malsaine, voyeurisme ?

Nous voilà à présent sur la plage disons familiale, où je me décide enfin à regarder. Et qu'est-ce que je vois, des gens comme moi, des femmes, des hommes, des mères, des pères, des enfants, des jeunes, des plus vieux, des petits, des grands, des gros, des maigres, tous ensemble, vivant simplement dans une harmonie qui semble paisible. Leur nudité me paraît naturelle, leurs regards me croisent enfin, chaleureux, souriants. Dans cet espace pour moi hors du temps, hors du commun, hors de la société moderne, ce corps nu qui est le mien sort de sa bulle, se redessine, se dévoile aux autres, s'émancipe...

Nous continuons d'avancer, le drapeau vert se rapproche, la plage libertine n'est plus très loin, et j'avais presque oublié mon mal-être de tout à l'heure. Ma gorge se resserre, une limite fictive se dessine doucement sur le sable, nous y sommes... J'ai l'impression d'être déshabillée une seconde fois, ces regards me perturbent, me choquent, m'agressent ; je n'ai pas l'habitude... Ma coquille se referme... Je n'ai plus envie de voir, mais je m'y oblige...

Je remarque les jeux de regards, ils et elles se cherchent à travers un regard qui devient érotique, aguicheur, interrogateur, interrogatif... sexuel.

On trouve une place parmi tous ces gens, on s'installe, je ne sais pas comment me mettre...

L'atmosphère qui règne ici est pesante, difficile à supporter, d'autant plus que Sylvie et Daniel partent faire un tour sur les dunes, je ne me sens plus soutenue par leur présence. Je me sens seule, perdue parmi ces gens si différents de moi...

Mon corps est "tâté" des yeux comme pour mieux en apprécier la consistance ; je me sens devenir objet de désir de l'autre, de l'homme dans toute sa "mâlitude", telle une "brochette que l'on trempe à toutes les sauces" ! Je m'allonge, je ferme les yeux, je me laisse réchauffer par les rayons du soleil pour tenter de retrouver ma sérénité perdue. » (Extrait Valérie).

Daniel Welzer-Lang, *La Planète échangeuse. Les sexualités collectives en France*, 2005.